



**HAL**  
open science

## Un monstre qui n'est que de langues

Claudine Nédelec

► **To cite this version:**

Claudine Nédelec. Un monstre qui n'est que de langues. Bérengère Parmentier. Lectures de Cyrano de Bergerac : " Les États et empires de la lune et du soleil ", Presses universitaires de Rennes, pp. 147-162, 2004, Didact Français. hal-03258524

**HAL Id: hal-03258524**

**<https://univ-artois.hal.science/hal-03258524>**

Submitted on 29 Apr 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Claudine Nédelec

## Un monstre qui n'est que de langues<sup>1</sup>

À l'instar de La Fontaine, Cyrano de Bergerac aurait pu dire de son *Autre monde*, cette autre « ample comédie à cent actes divers, / Et dont la scène est l'univers » :

Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :

Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ;

Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.<sup>2</sup>

En effet, le lecteur, averti par l'apostrophe qui termine l'incipit des *États et Empires de la Lune*, « écoute, lecteur, le miracle ou l'accident »<sup>3</sup>, est très vite frappé par la multiplicité des voix qui s'entrecroisent et s'interpellent dans ces deux « romans » (pour imiter le vocabulaire de Charles Sorel dans *La Bibliothèque française*<sup>4</sup>, « narrations feintes » conviendrait probablement mieux) : non seulement les « philosophies » (physiques et métaphysiques) s'incarnent en débattants et en devisants, en figures et en personnages, sans cesse engagés dans des discours, discussions, entretiens, récits oraux..., au point que les livres mêmes sont des conversations<sup>5</sup>, mais parlent aussi les arbres, les choux et les poux, et les oiseaux (pas de poisson !)<sup>6</sup>...

Mais si, représentation expressément dirigée contre la prétention (une de plus de cette race présomptueuse !) de l'homme à être le seul « animal » à disposer du *logos* (la langage qui est la raison), et par là à être le centre et le maître de la nature et des animaux, l'homme n'est pas le seul ici à pouvoir et à savoir parler, pour autant, tous (à la différence des parleurs de La Fontaine) ne parlent pas la *même* langue : la diversité, la variété, mais aussi l'hétéroclite et l'incongru de leurs langages interdisent une représentation systématique ou édénique de la parole, et permettent de problématiser « ce que c'est que parler », ce que c'est que le langage. Problématisation qui passe

---

<sup>1</sup> Cyrano dit du Parlement de Toulouse, et plus largement de l'opinion « commune » qui le condamne sur Terre, qu'elle est un « grand monstre noir, qui n'[est] que de têtes » (Cyrano de Bergerac, *Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, Madeleine Alcover éd., Paris, H. Champion, « Champion Classiques », 2004, éd. de référence – p. 174). Il va de soi que « monstre » n'a pas, dans mon titre, la valeur péjorative qu'il prend dans la citation.

<sup>2</sup> *Fables*, V, 1, v. 27-28 et I, 1, v. 4-6.

<sup>3</sup> *Op. cit.*, p. 7 (je souligne).

<sup>4</sup> *La Bibliothèque française, ou le choix et l'examen des meilleurs livres de notre langue* [1667], Genève, Slatkine, 1970.

<sup>5</sup> Voir la description des « livres-cassettes » de la Lune, p. 136-137 : « Ainsi vous avez éternellement autour de vous tous les grands hommes et morts et vivants qui vous entretiennent de vive voix ».

<sup>6</sup> Pour un relevé rapide, sans compter toutes les occurrences ambiguës : le chou (p. 113 et 115), les arbres (p. 275-299) ; le pou (p. 117), le ciron (p. 118-119). Les oiseaux sont les champions des langues (ils ne parlent pas tous la même) : p. 89-92 (le héros, parce qu'il parle sans qu'on le comprenne, passe pour un perroquet, puis pour une autruche) ; p. 242-245 (les deux rossignols) ; p. 250-253 (le phénix) ; p. 254-274 (le peuple des oiseaux, notamment la pie et le perroquet).

par ailleurs par deux voies : celle des langues représentées, et celle de la langue représentante, la langue de l'écrivain Cyrano.

### **Les langues des autres**

Il faut apprécier ici le travail de Cyrano par rapport aux habitudes romanesques du temps, que décrit M.-C. Pioffet<sup>7</sup> : selon elle, les auteurs de romans ont tendance à gommer les réalités linguistiques, usent très peu de termes étrangers, même pour les *realia*, et résolvent les difficultés d'intercompréhension par la création de héros polyglottes ; quant aux auteurs d'utopie, s'ils abordent la question de la langue, c'est plutôt sous l'angle d'un « idéal langagier de communication universelle », souvent sous les espèces du grec, de l'hébreu, ou de la *lingua humana* évoquée dans la *Genèse* et détruite par Babel<sup>8</sup>.

Cyrano, quant à lui, souligne presque toujours les caractéristiques linguistiques des échanges : seules les conversations avec Campanella (p. 300 *sq.*) et avec la femme venant du royaume des Amoureux (p. 332 *sq.*) ne donnent lieu à aucune précision sur l'idiome utilisé ; mais on peut supposer que Campanella au moins parle français, puisqu'il dit avoir deviné la nation de Dyrcona « aux circonstances de la conformation de [son] corps », et rappelle qu'il est mort en France (p. 310). Ainsi, Cyrano respecte-t-il (malicieusement ?) à ce sujet la vraisemblance, en signalant ce qui rend rationnellement possible le dialogue, mais aussi ce qui l'interdit parfois : là non plus, il n'y a pas de miracle ! Ce qui ne l'empêche pas de mettre en scène une extraordinaire variété de modes de communication, où la parole – le *logos* – et l'être humain (le Terrien) perdent peu à peu leur statut privilégié.

### ***L'autre qui est le même***

#### *Les francisants et francophiles*

Il faut bien dire qu'ils sont malgré tout la majorité : très nombreux sont les habitants des « autres mondes », à commencer bien sûr par ceux du nouveau, le Canada (p. 12 *sq.*), à parler couramment français, voire à le reconnaître comme leur langue quasi « maternelle ».

Parmi les figures anthropomorphes, le démon de Socrate, aussi polyglotte que polymorphique, et qui a voyagé en France (p. 57-59), finit par adopter le français pour converser avec le narrateur (p. 67, l. 1125). Quant à celui qui va se présenter comme « le vieil Élie », le narrateur est tout étonné de constater que dans ce monde extraordinaire où il est tombé (au sens propre), se trouve « un étranger qui parle [sa] langue » (p. 35).

<sup>7</sup> Marie-Christine Pioffet, « Voyage imaginaire et altérité linguistique au XVII<sup>e</sup> siècle », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, « Biblio 17 », n° 57, 2002, p. 333-346.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 342.

Rien n'est dit de la langue du pou, du chou et du ciron, que les philosophes de la Lune font parler plutôt qu'ils ne parlent. Mais les oiseaux sont de grands polyglottes ! La pie Margot<sup>9</sup>, fille de Courte-Queue et de Croque-Noix, élevée par un petit laquais nommé Verdelet (p. 262-263), dit « avoir appris [la] langue [des Français, donc] si parfaitement [qu'elle en a] presque oublié la [sienne] » (p. 260) ; comme elle, César, le perroquet, a suffisamment appris le français chez la cousine du narrateur pour être l'occasion de « soutenir que les oiseaux raisonnent » (p. 273) : personnages fort vraisemblables, quand on sait le goût mondain pour les oiseaux en cage, notamment les perroquets, sujets de poèmes de circonstance fort prisés ! À cela, on peut ajouter que le narrateur apprend la langue de la Lune avec un oiseleur, qui vient tous les jours lui « siffler la langue, comme on fait ici [sur Terre] aux sansonnets » (p. 90). Sansonnet étant le nom commun de l'étourneau, qui n'est pas un oiseau réputé pour son chant, il y a soit plaisanterie (l'étourneau est un étourdi...), soit confusion (avec le chardonneret, qui chante bien et s'élève facilement en cage ?). L'élevage d'oiseaux qu'on l'on exerce au chant se fait encore dans certaines régions. Ajoutons qu'au procès de Dyrcona, « Il n'y avait pour avocats, pour conseillers et pour juges, à la séance, que des pies, des geais et des étourneaux ; encore n'avait-on choisi que ceux qui [entendaient] [sa] langue »<sup>10</sup>.

Même le fabuleux Phénix, comme le démontre très bien M. Alcover, bien loin de parler une hypothétique langue des oiseaux à caractère ésotérique et alchimique, s'adresse en réalité au héros en français, tout en faisant partie de cette petite élite des oiseaux qui sait « user de toutes sortes d'idiomes » (p. 251-252).

Peut-être peut-on voir, dans cet incontestable avantage donné au français sur les autres langues évoquées, réelles ou imaginaires, outre d'incontestables facilités narratives, et somme toute un certain respect des conventions romanesques, jusque dans les procédures d'attestation adoptées, une représentation et une mise en fiction railleuses, en tout cas quand le français devient la langue adoptive des pies, des perroquets et des étourneaux, oiseaux dont l'intelligence n'est pas spécialement proverbiale, des prétentions à l'hégémonie des tenants de la langue française, qui voudraient en faire la langue européenne de la culture, notamment en surpassant en ce genre non seulement l'italien et l'espagnol, mais aussi les langues anciennes.

### *Les langues de culture*

Comme lorsqu'il rencontre des francophones, le narrateur se trouve « en pays de connaissance » lorsqu'il rencontre ceux qui parlent l'espagnol, l'italien, le grec (ancien, bien sûr).

<sup>9</sup> Margot est le surnom populaire de la pie.

<sup>10</sup> P. 256. La correction de M. Alcover ne porte que sur le temps du verbe. Ajoutons aux oiseaux cités l'aronde (hirondelle), p. 257, le roi-colombe et le greffier-orfraie (p. 262 et 269), tous deux « adaptés » à leur fonction.

Dès que l'Espagnol le voit, il l'aborde « par un *criado de vuestra mercede* », et le narrateur de répliquer « à peu près en mêmes termes » (p. 75) ; la rencontre est suivie de nombreux et très philosophiques échanges, « car nous n'aimions guère ni l'un ni l'autre à nous entretenir de choses frivoles et basses » (p. 83). Les Italiens sont nettement moins bien représentés : ce sont des pasteurs (des bergers), et ils récitent des litanies, signe incontestable de superstition ; le narrateur n'a même pas besoin de réfléchir pour leur répondre en leur langue (p. 159).

Même accès « naturel » au grec : pas plus avec les chènes (p. 275-278) qu'avec le démon de Socrate lors de leur première rencontre (p. 53 *sq.*), le narrateur ne semble avoir de difficulté à comprendre et à discuter philosophie. Notons que dans ces deux cas, la vraisemblance de la maîtrise de cette langue par ceux qui l'emploient est soigneusement assurée : les chènes précisent même que le choix du grec par leurs lointains ancêtres, les chènes de Dodone, était justifié par le fait que la langue grecque était alors « la plus universelle » (p. 277).

Deux absences notables. Le latin, pourtant autrement « universel » dans l'histoire, et encore au XVII<sup>e</sup>, comme langue savante et comme langue d'Église, est presque totalement absent, et ses deux seules apparitions le ridiculisent, en tant que langue de la superstition bien plutôt que de l'Église. Le paysan qui, avec l'aide des villageois, réussit à arrêter le narrateur près de Toulouse, porte un costume grotesque, fait de « feuillets d'un livre de plain-chant, [...] et son visage était caché d'une carte où l'on avait écrit *In principio* » (p. 178). Tout ce qu'il arrive à dire, dans son épouvante devant ce dangereux sorcier, c'est « *Satanus Diabolus !* » (p. 179), massacrant ainsi la formule latine de l'exorcisme, qui de ce fait devrait perdre toute espèce d'efficacité, la précision des formules étant la base même de l'opération magique ! Et que penser des effets « sauveurs » du « Jesus Maria » du narrateur (p. 159) ?

Ce rejet du latin dans le ridicule de la superstition populaire (à laquelle Bérulle a tout de même prêté la main pour la seconde formule<sup>11</sup>), couplé avec la valorisation du grec comme langue philosophique, signifie bien sûr en transparence le rejet de la philosophie scolastique, de l'Aristotele (*en latin*), revu et corrigé par le thomisme, au profit de la philosophie présocratique et socratique<sup>12</sup>, et bien sûr de la philosophie épicurienne, telle qu'à ses origines, c'est-à-dire dans sa vérité. Je ne vois pas du tout là une « sacralisation de l'archaïque », comme le dit Maurice Laugaa<sup>13</sup>, même s'il y a reconnaissance d'une filiation antérieure à la Révélation, et qui en quelque sorte l'« annule ». Il ne s'agit nullement d'un retour au passé, et surtout pas à un passé

<sup>11</sup> Voir la note de M. Alcover, p. 159. Il vaut mieux ne pas accentuer ici « Jesus », la forme « Maria » attestant que la formule est latine.

<sup>12</sup> On peut relever de nombreuses références à Platon dans le *Soleil*, voir les notes de l'éd. de Bérengère Parmentier, Cyrano de Bergerac, *Les États et Empires du Soleil*, Paris, GF Flammarion, 2003.

<sup>13</sup> « La langue de Dyrcona », *Trente-quatre/Quarante-quatre*, n° 7, 1980, p. 69-80, p. 72.

« sacralisé », procédure très peu cyranienne : celle-là est la seule possibilité d'une « marche en avant » que celle-ci arrête.

L'autre absence significative, au Paradis, est celle de l'hébreu, que devrait parler le prophète Élie, à moins qu'il n'ait dû adopter cette langue adamique (si tant est qu'elle soit différente<sup>14</sup>) dont le narrateur lui-même rappelle l'existence au petit homme de la macule :

Je lui dis que le premier homme de notre monde s'était indubitablement servi de cette langue [matrice], parce que chaque nom, qu'il avait imposé à chaque chose, déclarait son essence. (p. 218).

Élie quant à lui parle tout bêtement français ! C'est bien sûr à mettre en relation avec l'interprétation de cette fameuse « langue matrice » – qui appartient à une autre catégorie de langues parlées dans les autres mondes : celles des langues « inarticulées ».

### *L'alangue*

Lorsque le narrateur rencontre le Phénix, il n'entend d'abord qu'un chant ; puis peu à peu, il se rend compte que « l'oiseau parlait en chantant », et il distingue « les syllabes, les mots et le discours qu'il articula<sup>15</sup> » (p. 250). Mais, comme le remarque très justement J.-J. Goux, Cyrano s'attaque, dans son refus du « principe mono-centré des équivalents universels », « à l'impensé suivant lequel tout idiome devrait être d'abord parole », et invente des idiomes qui ignorent « ce que nous prenons trop vite pour l'essence de la langue : l'articulation phonétique »<sup>16</sup>.

### *Les langues de la Lune*

Lors de son premier contact avec les habitants de la Lune, le narrateur remarque « le bourdonnement et les postures que faisaient et le peuple et les magistrats » (p. 52), grâce à quoi il devine qu'il est question de la définition de son être. Il apprend bientôt que les deux langues des lunaires – celle du peuple, celle des Grands – usent de signifiants non-linguistiques : celle du peuple est essentiellement gestuelle, celle des Grands musicale<sup>17</sup>. Pour chacune, nous sont donnés des exemples. On trouve cinq occurrences de mots de la langue musicale<sup>18</sup> : on remarquera qu'il s'agit de noms propres, respectivement du roi (Lafalalami, sauf erreur), d'une rivière (Fadolafa), d'un ruisseau (Faladodo), d'une Damoselle (Ladofalami), et d'un « méchant » (Faladofa). Ces

<sup>14</sup> Voir les notes de M. Alcover p. 218, et de B. Parmentier p. 102.

<sup>15</sup> Il parle à la ligne suivante des « termes dont il arrangea le tissu [*textus*] de sa chanson » (p. 250).

<sup>16</sup> Jean-Joseph Goux, « Langage, monnaie, père, phallus dans l'utopie de Cyrano de Bergerac », *Furor*, n° 16, p. 5-19, p. 14 et p. 6.

<sup>17</sup> Voir leur description p. 65-67.

<sup>18</sup> P. 92, 127, 134 et 138.

« airs » sont-ils significatifs, à l'égal de ceux de la langue musicale de Godwin<sup>19</sup> ? On peut en tout cas rattacher cela à la réflexion linguistique du temps sur le nom propre, et son statut linguistique particulier. Trois exemples de la langue des gestes : outre l'amusante (et farfelue) façon de lire l'heure à l'ombre du (grand) nez sur les dents (p. 141), on relève les « mille grimaces dont ils se servent quand ils veulent témoigner de l'affection » (p. 72), et le nom du méchant en langue du peuple, « une chiquenaude sur le genou droit » (p. 138), manière de nous rappeler que les humains eux aussi font usage de gestes pour appuyer leurs dires, et signifier au-delà des mots...

Bien que se passant (théoriquement, c'est-à-dire fictivement) de mots, la langue musicale de la Lune est, pour les lunaires, ce que sont nos langues articulées : un *logos*, le signe de la raisonnable de celui qui « parle » : dès que le narrateur fait montre qu'il commence à parler le langage des Grands de la Lune, il passe du statut de « petit animal de la reine » que son « bourdonnement » (ce qui semble tel aux lunaires) avait confirmé (p. 75), à celui d'*homme* sauvage quelque peu contrefait (p. 88). Première colère des prêtres. Mais le narrateur ne s'en tient pas là, prouvant décidément qu'il est animal raisonnable :

Cependant parmi les sornettes dont les regardants me rompaient les oreilles, j'appris à parler comme eux. Quand je fus assez rompu dans l'idiome pour exprimer la plupart de mes conceptions, j'en contai des plus belles. Déjà les compagnies ne s'entretenaient plus que de la gentillesse de mes bons mots, et l'estime qu'on faisait de mon esprit vint jusque-là que le clergé fut contraint de faire publier un arrêt, par lequel on défendait de croire que j'eusse de la raison [...]. (p. 90).

Bien sûr, ce double langage lunaire, qui n'empêche pas l'intercompréhension, est le reflet grotesque, hyperbolisé et allégorique de la séparation et de la hiérarchisation (accentuées par les efforts puristes) entre le langage réputé grossier d'un peuple considéré comme plus proche de la bête brute que de l'homme raisonnable, et celui de « la plus saine partie de la Cour et des auteurs du temps » selon la célèbre formule de Vaugelas. Est-ce à dire que Cyrano partage ces préjugés, et qu'il « se range, sans hésitation, du côté des puristes », comme le prétend Jeanne Goldin<sup>20</sup> ? Rien ne me paraît moins sûr, même si Cyrano, lettré de son temps tout de même, offre une représentation assez satirique et méprisante du peuple<sup>21</sup>. On peut en tout cas remarquer que le fait de parler une langue musicale n'empêche pas ces Grands de ressembler fâcheusement à ceux de la Terre, avec leurs idées préconçues, leurs œillères et leur censure... Certes, leurs débats peuvent

<sup>19</sup> Voir Yves Chevrel, « *L'Autre monde à l'épreuve de l'étranger* », *L'Information littéraire*, n° 3, mai-juin 1985, p. 102-108, p. 106.

<sup>20</sup> Jeanne Goldin, *Cyrano de Bergerac et l'art de la pointe*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1973, p. 62.

<sup>21</sup> Cependant, il ne faut pas oublier que, sur la Lune comme sur la Terre, les prêtres sont désignés comme très largement responsables d'avoir bridé (p. 89), épouvanté (p. 90), voire « embabouiné la conscience du peuple » (p. 101).

être harmonieux, étant harmoniques (p. 66), leurs guerres pacifiques, mais cela ne les empêche pas de manquer condamner le héros au feu, non, à l'eau, après que leur grand pontife a utilisé « pour déclamer »

une trompette qu'il avait tout exprès choisie, afin que la violence de ce ton martial échauffât leurs esprits à ma mort, et afin d'empêcher par cette émotion que le raisonnement ne pût faire son office, comme il arrive dans nos armées où ce tintamarre de trompettes et de tambours empêche le soldat de réfléchir sur l'importance de sa vie. (p. 98)

Le soldat Cyrano avait effectivement pu faire l'expérience que la musique n'adoucit pas toujours les mœurs... Mais on peut relever d'autres ambiguïtés.

*Le corps comme forme supérieure de communication*

Le geste, et plus globalement le corps et ses « grimaces », n'est pas forcément un signe d'animalité : il peut aussi être le vecteur d'une communication non seulement efficace, mais même supérieure à la communication articulée. En effet, c'est par lui, pour peu qu'on veuille y prêter attention, que l'on peut avoir accès à la pensée véritable d'autrui, que le langage peut dissimuler, mais que le corps révèle. Il y a là à la fois un écho ironiquement déformé et hyperbolisé du rôle du corps dans la tragédie et dans les romans, où pâleurs, rougeurs, larmes... rendent visibles les passions que l'on voudrait cacher, et une des preuves que toute pensée est corporelle et matérielle. Campanella, qui a appris sur Terre, grâce au démon de Socrate, à

styler son visage et son corps aux grimaces et aux postures ordinaires de ceux dont il avait besoin de connaître l'intérieur, afin d'exciter chez soi par une même assiette les mêmes pensées que cette même situation avait appelées dans ses adversaires (p. 57)

utilise ce même savoir pour deviner les pensées de Dyrcona dans le Soleil :

je remarquai qu'il contrefaisait mon port, mes gestes, ma mine, situait tous ses membres et figurait toutes les parties de son visage sur le patron des miennes [...].

« Je vois, continua-t-il, que vous êtes en peine de savoir pourquoi je vous contrefais, et je veux bien vous l'apprendre. Sachez donc qu'afin de connaître votre intérieur, j'arrangeai toutes les parties de mon corps dans un ordre semblable au vôtre ; car étant de toutes parts situé comme vous, j'excite en moi, par cette disposition de *matière*, la même pensée que produit en vous cette même disposition de *matière* [...] ». (p. 300-301, je souligne)<sup>22</sup>

<sup>22</sup>

Citons deux autres cas où on « lit sur le visage » de l'autre, p. 237 et p. 310.



Cette communication infra-linguistique trouve son comble dans la diaphanéité des Philosophes du Soleil (p. 330-331) – mais remarquons qu’il y faut un effort de volonté (« Nous pouvons toutefois, par une vigoureuse contention de la volonté, nous rendre diaphanes lorsqu’il nous en prend envie. ») et qu’« ordinairement ils tiennent leurs conceptions à couvert » (p. 330) : y aurait-il, même sur le Soleil, quelque danger à être diaphane<sup>23</sup> ? Là aussi, l’adage « *intus ut libet, foris ut mos est* » serait-il de circonstance ? Décidément, rien, ici ou là-bas, ne saurait être parfait !

### *L’ambiguïté du langage non-articulé*

Chanter comme l’oiseau n’est pas forcément un signe d’intellectualité. Au contraire, le chant des oiseaux est expressément défini comme faisant partie de ce « langage des brutes » dont Dyrcona a acquis quelques notions avec le petit homme de la macule, mais qu’il est encore incapable de parler tout à fait (p. 239).

D’ailleurs – mais c’est le résultat d’un préjugé – tout langage incompréhensible est, sur Terre comme au ciel, comparé à un langage non-articulé, entre grognement et bourdonnement : le sauvage du Canada « marmotta longtemps, mais je ne discernai point qu’il articulât rien, de façon que je pris son langage pour le gazouillement enrôlé d’un muet » (p. 12) ; les lunaires prennent les conversations entre le démon de Socrate et le narrateur pour « un grognement non articulé » (p. 65), puis entre l’Espagnol et le même pour « un grognement que la joie d’être rejoints, par un instinct naturel, nous faisait bourdonner » (p. 75) ; et l’avocat de l’accusation, Guillemette la Charnue (p. 264), ayant vu Dyrcona prier (tiens donc ?), prétend qu’il « bourdonne [...] des paroles magiques » (p. 265). Une fois de plus, la « preuve » de l’animalité par l’observation du langage (articulé/non-articulé, la différence est en réalité difficile à faire) se montre très aléatoire...

### *Tout parle...*

De même que l’imaginaire du voyage négocie de souples transitions entre voyage vraisemblable et voyage « merveilleux », entre déplacements réalistes et déplacements fantastiques, entre les autres mondes géographique (le Canada), astronomique (la Lune et le Soleil), métaphysique (le paradis terrestre), de même, il y a chez Cyrano une série de glissements presque insensibles du bruit des feuilles des arbres au chant des oiseaux : au Paradis, « la trémoussante assemblée de ces gosiers mélodieux est si générale qu’il semble que chaque feuille dans le bois ait pris la langue et la figure d’un rossignol » (p. 32) ; du bruit des feuilles à la « voix arborique » (p. 280) des chênes<sup>24</sup> ; du gazouillement des oiseaux à la polyglossie<sup>25</sup>.

<sup>23</sup> Notons que les philosophes expriment ainsi aussi bien l’aversion que l’affection (p. 330).

<sup>24</sup> Voir ce que dit le chêne sur le « langage » de ses congénères, p. 278.

<sup>25</sup> Voir de même ce que dit le Phénix des autres oiseaux, p. 252.

Les animaux, et notamment ceux qui sont imprégnés par le contact prolongé avec les humains (oiseaux élevés en cage, et même singe, voir les tentatives de Dyrcona pour se faire passer pour un singe qui aurait appris à parler, p. 256), paraissent capables d'acquérir le langage (voir l'anecdote de la pie, « parlant à bon escient », p. 263) : l'on retrouve la conception anti-cartésienne de l'animal, défendue plus tard par La Fontaine – avec la même ambiguïté, car il n'est pas sûr que tout cela, passant par une « preuve » fabuleuse, soit tout à fait sérieux... On peut aussi retourner le raisonnement commun, comme le font les prêtres de la Lune, qui ordonnent à leurs fidèles « de s'imaginer, quoi que je puisse faire de spirituel, que c'était l'instinct qui me le faisait faire » (p. 90) : on dit que les animaux ne s'expriment que commandés par l'instinct ; mais la parole articulée, qu'est-elle d'autre après tout que l'expression instinctive de l'être humain ? De façon encore plus globale, dans la Nature, tout est parole, puisque « les images corporelles qui voltigent en l'air » et qui la parcourent de toutes parts « parlent »<sup>26</sup> des objets.

En tout cas, Cyrano nous invite à écouter les voix de la Nature, pour sortir de notre anthropocentrisme, et les voix des autres, pour sortir de notre ethnocentrisme, voix qui ne sont pas forcément « logo-centrées » sans être pour autant inintelligibles/inintelligentes, et à nous efforcer, comme son narrateur<sup>27</sup>, de les apprendre pour les comprendre.

### *La langue matrice*

C'est la conviction que « tout parle » en la Nature qui conduit Cyrano au rêve d'une langue mère, d'une mère des langues, qui, sans avoir « aucun rapport avec pas une de ce monde-ci » (p. 217, « ci » désigne la Terre), parce qu'elle est « vérité de lettres, de mots et de suite » (c'est donc une langue articulée<sup>28</sup>), serait le « parfait idiome » (p. 218), immédiatement intelligible et universel interprétant, réparant ainsi non tant la multiplicité que le défaut des langues, l'inadéquation des mots aux choses, des mots aux idées :

Qui rencontre cette vérité de lettres, de mots et de suite, ne peut jamais en s'exprimant tomber au-dessous de sa conception : il parle toujours égal à sa pensée ; et c'est pour n'avoir pas la connaissance de ce parfait idiome que vous demeurez court, ne connaissant ni l'ordre ni les paroles qui puissent expliquer ce que vous imaginez ». (p. 218)

<sup>26</sup> J'adopte la leçon de toutes les éditions, corrigée par M. Alcover en « partent », certes plus « logique », mais moins intéressant. Voir le commentaire de Jean-Charles Darmon, *Philosophie épicurienne et littérature au XVII<sup>e</sup> siècle. Études sur Gassendi, Cyrano de Bergerac, La Fontaine, Saint-Évremond*, Paris, Puf, 1998, p. 261-262.

<sup>27</sup> « Je ne sais si ce fut pour avoir été plus attentif que mon mâle [l'Espagnol] à leurs simagrées et à leurs tons, tant y a que j'appris à entendre leur langue et l'écouter un peu » (p. 88).

<sup>28</sup> Comme le dit M. Alcover, « cet idiome [...] s'inscrit dans une vision syntaxique, syntagmatique de la langue et il implique l'articulation : il y a du « jeu » (derridien) déjà-là. On ne sait pas ce qu'il est, mais on sait qu'il n'est pas la nomenclature fixiste et pleine du jardin d'Éden » (p. CLXXXII).

Nul doute que la langue matrice se situe, comme la langue adamique, dans des récits de genèse : le petit homme nu est un autre Adam, le premier d'une race qui vient habiter un monde en formation (p. 220-225) ; on peut décrire la transformation de la pomme de grenade en pomme raisonnable, de celle-ci en petit roi venant « animer » le corps fait des petits corps de ses sujets comme une représentation allégorique d'une genèse atomique (si on peut parler ainsi). Cependant, les deux références successives de Dyrcona à la *lingua humana* accordée à Adam<sup>29</sup> pour nommer les choses (ce qui en fait une langue nomenclature), et pour se rendre maître des animaux, sont traitées de haut par le petit homme, qui ne semble nullement prêt à admettre l'identité de la langue adamique et de sa langue : « il m'interrompit et continua », puis « le petit homme ne fit pas semblant de me vouloir répondre » (p. 218 et 220). D'ailleurs le narrateur devrait se rappeler que l'habitant du paradis terrestre qu'il a rencontré ne la parle pas ! Signe à peu près évident que l'assimilation est erronée, et qu'une fois de plus le narrateur fait preuve de son incurable anthropocentrisme en rabattant le rêve d'une langue universelle sur le rêve de l'universelle domination de l'homme – prétention justement punie par la perte de cette langue, et la dérision qui en résulte :

elles [les espèces animales] lui [« notre premier père »] obéissaient, parce qu'il les faisait [obéir] en une langue qui leur était connue ; et c'est aussi pour cela (cette langue matrice étant perdue), qu'elles ne viennent point aujourd'hui comme jadis, quand nous les appelons, à cause qu'elles ne nous entendent plus ». (p. 219)

Cette langue matrice, aussi matérialiste que ces deux genèses qui n'ont rien de biblique, vise à remplacer les données du récit sacré par celles d'un récit naturaliste, plus « vraisemblable » que celui-ci : ce langage « révèle une communauté première de la Nature [...] : la Nature a *un* langage, en deçà de la diversité infinie des créatures »<sup>30</sup>, et de leurs façons de parler :

si vous en aviez l'intelligence, vous pourriez communiquer et discourir de toutes vos pensées aux bêtes, et les bêtes à vous de toutes les leurs, à cause que c'est le langage même de la nature, par qui elle se fait entendre à tous les animaux. (p. 218-219)

Langage qui persiste à dénier le primat que la *doxa* accorde au *logos* : « Comme cet idiome est l'*instinct* ou la voix de la nature, il doit être intelligible à tout ce qui vit sous le ressort de la nature » (p. 218, je souligne). Et nous ne pouvons, nous pauvres humains, la percevoir pour ainsi dire qu'en faisant taire notre « raison » :

---

<sup>29</sup> Sur les spéculations à propos de la langue adamique, voir Marie-Luce Demonet, *Les Voix du signe. Nature et origine du langage à la Renaissance*, Paris, Champion, 1992.

<sup>30</sup> J.-C. Darmon, *op. cit.*, p. 244-245.

De même, continuait-il, dans la musique ce vrai ne se rencontre jamais, que l'âme aussitôt soulevée ne s'y porte *aveuglément* [je souligne]. [...] Quand je parle, votre âme rencontre, dans chacun de mes mots, ce vrai qu'elle cherche à tâtons ; et quoique sa raison ne l'entende pas, elle a chez soi Nature qui ne saurait manquer de l'entendre. (p. 218-219).

Pour autant, cette langue matrice n'est pas véritablement constituée en langue idéale par le récit : le narrateur quitte assez abruptement et sans explication le petit homme tout nu sans l'avoir apprise, ni même cherché à l'apprendre (comme il le reconnaît un peu plus loin, p. 239) ; seul le petit roi s'adressera ensuite à lui en cette langue (p. 237), avec quelques difficultés d'ailleurs au début à cause d'un corps trop petit (p. 238) – ce qui ne l'empêche pas de parler au rossignol la langue-musique des oiseaux, plus apte à « soulever » les passions<sup>31</sup> (« je surprénais son oreille par des traits si savants, et des routes si peu fréquentées à ceux de son espèce, que j'emportais sa belle âme à toutes les passions dont je la voulais maîtriser », p. 242-243) ; mais aucun des autres habitants du Soleil, oiseaux, arbres ou philosophes, ne semble la parler... Et le narrateur ne manifeste jamais qu'il en soit nostalgique, ou qu'il regrette de l'avoir perdue, de sa propre initiative d'ailleurs, après l'avoir fugitivement entrevue : le babélisme des oiseaux ou des arbres ne semble déclencher chez lui aucun regret<sup>32</sup>. Mieux, l'identification que fait l'habitante du « royaume de Vérité » entre les mots et les choses (pour elle, on parle toujours « égal à sa pensée », p. 218) a des résultats plutôt catastrophiques quand elle se retrouve au « royaume des amants » (p. 338 *sq.*) !

M. Laugaa a raison de souligner les paradoxes de cette langue universelle, qui, « comptable dans la série des autres langues, [...] n'a pas pouvoir d'effacer les segments adjacents », et qui véhicule « le fantasme de son effacement [...], au plus près d'une négative ; il n'y a pas (besoin) de langue »<sup>33</sup>. Par ailleurs, que le narrateur prétende avoir acquis cette langue universelle reviendrait à signifier au lecteur que son discours est devenu « au plus près du vrai », donc à lui imposer comme vérité le reste des aventures : prétention qui ne pourrait être que parfaitement contradictoire à la fois avec le goût pour les diversités et les différences, la valorisation de la curiosité et de l'imagination, la leçon constante de relativisme, le refus des dogmatismes prétendant détenir des vérités définitives – ce qui explique sans doute le départ précipité du narrateur de la macule : il a hâte de partir vers d'autres aventures, en des lieux qui ne soient pas forcément parfaits<sup>34</sup>...

<sup>31</sup> Selon une représentation doxique de la musique comme particulièrement adaptée à l'expression des passions. Ce qui ne signifie pas que la langue musicale des oiseaux soit elle-même l'expression d'une perfection : le procès intenté contre le narrateur prouve que les oiseaux partagent de fort nombreux défauts des humains !

<sup>32</sup> Je ne crois donc pas du tout à une quelconque tentative de Cyrano pour « réduire la confusion des langues » (Philippe-Joseph Salazar, « Cyrano fabuliste », *French Studies in Southern Africa*, 21, 1992, p. 5).

<sup>33</sup> *Op. cit.*, p. 70.

<sup>34</sup> Dyrcona, comme les philosophes d'ailleurs, garde (sans regret !) « une secrète sympathie [...] pour son opacité » (p. 234).

Ce qui fait avancer l'homme, c'est la conviction qu'il lui reste des secrets à deviner : lorsque Campanella rencontre Descartes, le narrateur avoue (ce seront ses derniers mots dans le récit) : « je ne pus être attentif à ce qu'ils se dirent réciproquement d'obligeant, tant je brûlais d'apprendre de Campanella son secret pour deviner » (p. 342), secret qui est celui de l'existence d'une autre (?) langue universelle, une langue matérielle, celle des « images corporelles », des « espèces impresses » (des *species* épicuriennes) – mais dont la révélation est une fois de plus renvoyée dans le non-dit : « nous te dirons comment cela se fait [...]. FIN » (p. 343).

### La langue de l'écrivain Cyrano<sup>35</sup>

Si ces deux romans de Cyrano bruissent de références à des langues autres, étrangères ou étranges, ils n'offrent cependant pas, à quelques exceptions près, un travail de diversification des langues « réellement » (c'est-à-dire dans le tissu du texte) parlées par les divers locuteurs : somme toute, une fois établi le fait qu'ils parlent en grec, en langue matrice ou en langue des oiseaux, tous ici parlent la *même* langue, dans laquelle ne passent que les ombres des autres langues. Quelques noms propres dans la langue musicale des Grands de la Lune ; quelques courtes répliques<sup>36</sup> en ce parler populaire (ici bien atténué) auquel *Le Pédant joué* avait donné pour la première fois sa voix au théâtre en la personne du paysan Mathieu Gareau : rien à voir avec l'effort de Sorel, dans une histoire comique vraisemblable, de faire entendre le sociolecte de chacun<sup>37</sup>, quitte à « prononcer de sévères condamnations, sociales, intellectuelles et morales [...] qui disqualifient les locuteurs comme autant de condamnations linguistiques ». On pourrait même dire que la distinction hiérarchique des deux langues de la Lune est une façon de remettre en cause (puisque la Lune n'a rien d'une utopie) « la distinction linguistique comme signe et fondement de la distinction sociale, [...] substituant à une identité ontologique (celle du corps) une différence acquise (celle de la parole) »<sup>38</sup> que prône Francion : rien ne semble plus éloigné de la valorisation des expressions du corps comme forme de langage, et de la postulation d'une continuité sans rupture comme sans hiérarchie du bruit des feuilles des arbres aux langues articulées, comme du déni de toute hiérarchie entre le grand pontife et le brin d'herbe (p. 147)... : après tout, celui qui « ne croit être homme que parce qu'un docteur lui a dit » a toutes chances de n'être qu'« un hébété vulgaire » (p. 80).

<sup>35</sup> J'aborde ici très rapidement la question. On pourra compléter avec mon article « Cyrano et sa “burlesque audace” », *Littératures classiques*, n° 53, supplément, « Cyrano de Bergerac, *Les États et Empires de la Lune et du Soleil* », 2004, p. 253-271, et avec mes *États et Empires du burlesque*, Paris, Champion, 2004 (notamment la 2<sup>e</sup> partie et la 3<sup>e</sup> partie, chap. IV).

<sup>36</sup> P. 179, 187, 188-189.

<sup>37</sup> Voir Nathalie Fournier, « Langage, discours, métadiscours, style dans l'*Histoire comique de Francion* », *Littératures classiques*, n° 41, 2001, p. 187-212.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 200.

Cela n'empêche pas Cyrano de nous donner accès, lui aussi, à « la langue Françoisse toute entière »<sup>39</sup>, mais dans l'ensemble du, et des discours. Chacun, et le narrateur, parle ici la même langue, mais une langue composée, composite, voire hétéroclite, cette langue « antiquaire » du style *miscellaneum* dont se plaignent les adversaires du burlesque, qui y voient une langue qui mêle « l'enflure, le puéril, les proverbes, les pointes »<sup>40</sup>, qui « employe l'Estrange et le Monstrueux », et que « personne n'oserait parler »<sup>41</sup>. Car à partir d'elle nul ne saurait dire exactement « qui » parle, « tenant un peu de la Cour, un peu du peuple, un peu du siècle passé, un peu du présent, et beaucoup de la ville »<sup>42</sup>.

Cyrano, comme Saint-Amant, montre qu'il a, et veut avoir, les « coudées franches »<sup>43</sup> dans la langue : là comme ailleurs se ressent ce désir de liberté sur lequel insiste Le Bret dans sa préface<sup>44</sup>. Non, Cyrano ne se montre pas puriste, et il me semble bien partager, dans sa pratique, les prises de position pour une langue « riche, pulpeuse, où se joue la liberté de l'écrivain » qui sont celles de Marie de Gournay, de La Mothe Le Vayer<sup>45</sup>, et de quelques autres, dont Sorel lui-même, en certains textes (car il excelle à se contredire)<sup>46</sup>. Cela ne signifie pas le choix exclusif du style « bas » (choix qu'il reproche en effet à Scarron dans la lettre qui le vise), mais la possibilité de parcourir, dans un même discours, tout l'espace de la langue, d'y voyager en liberté, mêlant « jargons » techniques et scientifiques (physique, médecine, astronomie, chimie, et alchimie<sup>47</sup>), termes de droit (le très décrié « langage du Palais »), termes prosaïques et familiers, voire quelques mots réputés « burlesques » (version « littéraire » de la langue du peuple<sup>48</sup>), archaïsmes (dont le statut dans la langue est complexe, parcourant toutes les nuances entre vieillot et vulgaire), et tout ce que l'on désigne sous le terme de « proverbes », eux-mêmes mêlés : expressions toutes faites, adages, sentences, aphorismes et apophtegmes, métaphores lexicalisées ou conventionnelles, voire précieuses... sans oublier les néologismes que récuse les puristes, arguant du fait que créer des mots n'appartient pas à l'individu, mais aux institutions, et seulement si nécessaire... Liberté lexicale qui renvoie au refus de respecter les catégorisations génériques, notamment la

<sup>39</sup> Charles Sorel, *Histoire comique de Francion*, dans *Romanciers du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1958, Antoine Adam éd., p. 1262.

<sup>40</sup> Michel Le Guern, « Le style dans les Rhétoriques de Caussin et de Vossius », *Littératures classiques*, n° 28, 1996, p. 61-74, p. 62.

<sup>41</sup> Jean-Louis Guez de Balzac, *Les Entretiens* [1657], Paris, Didier, « S'TFM », 1972, t. 2, p. 487-504, p. 499.

<sup>42</sup> Madeleine de Scudéry, *Clélie, histoire romaine* [1654-1660], Genève, Slatkine, 1973, t. 8, p. 665.

<sup>43</sup> « Aymant la liberté comme je fais, je veux mesme avoir mes coudées franches dans le langage », *Le Passage de Gibraltar* [1640], Préface, dans *Œuvres*, Paris, M. Didier, 1967, t. 2, p. 157.

<sup>44</sup> Voir édition de référence, p. 485.

<sup>45</sup> Voir J. Goldin, *op. cit.*, p. 62-63. Je m'inscris en faux contre ses conclusions.

<sup>46</sup> Voir mon article « “Deffences de le faire sans attestation” : une représentation allégorique de la langue par Charles Sorel », *Littératures classiques*, n° 50, 2004, p. 196-211.

<sup>47</sup> Qui ne me paraît ainsi qu'un des langages disponibles pour décrire le réel, ou dont on peut expérimenter le degré de vérité, sans que cela puisse aucunement signifier une adhésion qui serait exclusion des autres langages disponibles (mathématique/mécaniste par exemple).

<sup>48</sup> Voir mon article « Le burlesque dans le *Furetière* », *Littératures classiques*, n° 47, 2003, p. 273-286.

distinction entre textes savants et textes de divertissement, et bien sûr au-delà à un ébranlement des distinctions sociales par le langage : pourquoi un « honnête homme » n'aurait-il pas le droit de parler aussi comme un pédant de collègue, ou comme un « batteur en grange », qui peut bien parfois valoir l'un et l'autre : sur le Soleil, « l'autorité d'un savant ni le plus grand nombre ne l'emportent point sur l'opinion d'un batteur en grange, si le batteur en grange raisonne aussi fortement » (p. 61)<sup>49</sup>.

Cette liberté n'est pas exclusivement lexicale, elle est aussi syntaxique : il suffit de se référer aux notes de M. Alcover pour se rendre compte que Cyrano n'hésite pas soit à emprunter des constructions syntaxiques rares, ou archaïques, soit à user de constructions non autrement attestées, de son invention peut-être...

Enfin cette liberté se joue aussi dans le rapport conventionnellement établi entre les mots et les choses, entre les réalités et leurs expressions métaphoriques. On retrouve là le Cyrano comme auteur « pointu »<sup>50</sup>, celui qui prend la liberté de prendre la figure au sens propre (de réaliser les métaphores), de jouer avec les mots contre la raison et la bienséance, en refusant de choisir entre une théorie du signe comme motivé et une théorie du signe comme arbitraire. Bouleverser et inverser ces rapports entre « expressions toutes faites » et réalité permet ainsi de mettre en évidence (pour les interroger) croyances et présupposés inscrits dans la langue.

Cette posture d'écrivain qui libère sa langue, qui se libère dans la langue, est bien une posture libertine, en un temps où la régulation et la régularisation de la langue sont devenues des questions politiques. Il n'est que de rappeler le célèbre texte par lequel l'Académie française est chargée dès sa fondation, en 1634,

de nettoyer la langue des ordures qu'elle avoit contractées, ou dans la bouche du peuple, ou dans la foule du Palais et dans les impuretés de la chicane, ou par les mauvais usages des courtisans ignorants, ou par l'abus de ceux qui la corrompent en l'écrivant [...].<sup>51</sup>

Ce parcours, entre le (plus ou moins radicalement) autre et le même, des langues des autres à l'autre dans ma langue, entre altérité, postulée et valorisée, et aliénation refusée, permet de constater que, pour Cyrano comme pour bon nombre d'écrivains de son temps, la question de la langue et de l'intercompréhension entre individus, classes sociales, nations, races, voire espèces, est lourde d'enjeux esthétiques, scientifiques, politiques et idéologiques – ce qu'un voyage en ce monde-ci, dans cette langue-ci, et ces mondes-là, le monde infiniment petit du pou comme le

<sup>49</sup> Ce qui nuance une fois de plus la représentation du peuple dans les deux romans. On n'y trouve en tout cas aucune des condamnations linguistiques que N. Fournier (*op. cit.*) relève dans le *Francion*.

<sup>50</sup> Sur la pointe, voir J. Goldin, *op. cit.*, notamment p. 19-20.

<sup>51</sup> Cité par N. Fournier, *op. cit.*, p. 199.

monde infiniment éloigné du Soleil, où tout parle, ne pouvait amener qu'à explorer, dans une expérience de diversification (sceptique<sup>52</sup>) et de dis-location, pour le plus grand ébranlement des définitions, des certitudes et des hiérarchies.

Paru dans Bérengère Parmentier dir., *Lectures de Cyrano de Bergerac*. Les États et Empires de la Lune et du Soleil, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 147-162.

---

<sup>52</sup>

Voir J.-C. Darmon, *op. cit.*, p. 238-240.